

Jonathan Chardin

Les Jeux barbares

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

© Jonathan Chardin

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Prologue

Il y avait à Ozerpakh ce 2 novembre 2030 une telle affluence que le port le plus septentrional de Russie pouvait à peine la contenir. La commune elle-même, qui ne comptait alors guère plus de quatre mille habitants, avait vu en quelques jours se déverser une dizaine de milliers de personnes de tous horizons pour assister à l'ouverture d'une émission de télé-réalité d'un genre parfaitement nouveau : une expérience sociale dont le but était de comprendre la manière dont se comportent les hommes quand leurs décisions ne sont limitées par aucune considération d'ordre moral, c'est-à-dire quand leur égoïsme n'est plus bridé. Pas moins de dix navires, dont certains d'ailleurs avaient été glorieusement employés lors de la guerre qui, huit ans plus tôt, avait opposé la Russie à l'Ukraine, avaient été réaffectés pour l'occasion et, les uns après les autres, avaient jeté l'ancre à deux milles du village afin d'y déposer à la fois les candidats de l'émission et ses admirateurs.

Ainsi trois-cents candidats, hommes et femmes, russes pour la plupart, ukrainiens pour les autres (ce qui, au regard de la rivalité qui existait encore entre ces deux pays, générait en soi déjà certaines tensions), avaient-ils posé le pied en Sibérie orientale avec, le plus souvent, une excitation qu'ils ne parvenaient que difficilement à contenir. Ils allaient former une communauté et devenir, pour certains, durant seize semaines, des vedettes incontournables dans le monde entier, être suivis par des centaines de millions de personnes curieuses de voir jusqu'où l'âme humaine peut tomber. Car c'était bien entre autres choses le sentiment de leur insignifiance qui les poussait à vouloir participer cette émission.

Le chef de cette communauté, Nikolai Alexandrov, d'origine moscovite, avait été désigné par l'organisateur de cette expérience, Ivan Raskov. Ancien commandant, héros de guerre, Alexandrov était un homme d'une soixantaine d'années et de grande taille, remarquablement massif et puissant comme devait l'être un commandant d'armée, l'œil toujours sévère, une moustache épaisse barrant une figure dure, mais qu'éclairait parfois un sourire enjôleur, et les cheveux grisonnants comme l'armure de métal dont était fait le navire qui l'avait conduit à Ozerpakh. Ce fut ce personnage qui saisit le

micro devant plusieurs milliers de personnes qui le contemplaient et près de trois-cents millions qui le suivaient derrière leurs écrans. Il retrouva alors à cet instant la même sensation que celle qu'il ressentait jadis, en temps de guerre, lorsqu'il s'adressait à la nation. Il sentit cette précaire certitude d'être important, ce sentiment de puissance dont rêvaient tous ceux qui, face à lui, s'impacientaient d'écouter son discours durant lequel, pourtant, ils allaient s'oublier eux-mêmes.

« Depuis vingt ans, commença-t-il par dire, notre armée sert les hommes, sauve les nations, fait grandir l'humanité. L'obéissance et le sens du devoir commandent les uns et inspirent les autres. C'est pourquoi nos valeurs s'enseignent dans les écoles et dans les foyers, pourquoi nous avons été surnommés, désignés, nous l'armée, nouvelle âme du monde. Ce sont ces valeurs qu'on m'a demandé, pour cette expérience, d'instaurer avec une sévérité, avec une austérité, avec une impartialité exemplaires, et c'est bien ce que je ferai... »

Et la foule, même si elle détestait la servilité qu'exige la carrière militaire, ne put retenir alors une ovation.

« Cette mission ne serait pas aisée. Non, nous ne partons pas en guerre. Pas cette fois. Nous embarquons pour une expérience tout à fait singulière. La consigne que j'ai reçue est claire : nous devons vivre ensemble pendant environ deux mois, mais sans faire preuve du moindre signe de générosité, de tolérance, de patience, sans humilité et sans bienveillance, sans, en somme, céder à quelque inclination morale. Nous devons faire montre du plus grand individualisme qu'il nous sera possible, sans pour autant devoir nécessairement ajouter à cela une méchanceté à l'endroit d'autrui. Ceux qui réussiront le mieux dans cette entreprise seront le mieux récompensés. Mais, je vais laisser à celui que vous attendez tous le soin de vous expliquer cela mieux que moi, j'ai nommé le grand, le merveilleux, le fabuleux Ivan Raskov. »

Des torrents d'applaudissements répondirent aux paroles d'Alexandrov, un raz-de-marée accueillit Raskov, qui se révéla à la foule d'une façon si extraordinaire que l'on eût cru qu'un dieu venait de paraître devant les hommes.

« Merci, commandant. Merci à vous, cher public ! Mesdames, Messieurs, chers enfants qui allez nous suivre et que je sais très nombreux, cette expérience sociale, vous le savez, est aussi, n'en déplaise à la poignée de contestataires qui voudraient bien nous

empêcher de vivre et que je vois là-bas, derrière vous, frémir d'horreur, une émission de télé-réalité. Et cette émission, que nous avons baptisée *Le Village de l'Enfer*, c'est pour vous, oui, pour vous seul que nous la proposons aujourd'hui, comme nous avons proposé il y a huit ans de suivre la guerre en direct ! »

Dix-mille cris s'élançèrent vers le ciel, vingt-mille bras les accompagnèrent, couvrant, écrasant les voix des quelques manifestants qui tentaient vainement de se faire entendre depuis une heure et que l'armée muselait de plus en plus durement. La soixantaine (mais dont l'apparence, entièrement retravaillée par la chirurgie esthétique, lui donnait vingt ans de moins), Ivan Raskov, ancien homme politique déçu et humilié par ses ennemis, depuis démagogue de génie, admirateur de Machiavel et orateur adoré des foules, l'œil brillant et rusé, savait ensorceler le peuple, le guider dans ses choix, et bien qu'au fond il eût à son endroit le plus grand mépris, il s'efforçait sans cesse de créer l'illusion contraire, de faire croire qu'il était leur protecteur. C'était probablement l'un des êtres les plus importants de cette époque, à la fois animateur de télévision charismatique et influenceur adulé. Ses paroles avaient, pour le commun, la saveur qu'avaient les Évangiles dans les anciens temps. Les personnes qui étaient venues l'écouter à Ozerpakh cachaient les centaines de millions qui le suivaient sur leurs écrans et qui jalouaient terriblement ceux qui pouvaient le voir devant eux en chair et en os. Nous l'aurons compris : Ivan Raskov était un dieu et une religion à lui tout seul, et ses fidèles n'avaient d'yeux que pour lui.

« Au cours de cette expérience où nos trois-cents candidats russes et ukrainiens seront enfermés durant quatre mois dans un village aménagé uniquement pour eux, reprit l'animateur vaguement goguenard, nous attendons de tous les participants qu'ils renoncent à toute action vertueuse envers les autres : ils devront être égoïstes et individualistes autant qu'il leur sera possible. J'interviendrai quand je le jugerai nécessaire au regard de l'objectif fixé. Cet objectif sera de savoir jusqu'où les hommes et les sociétés peuvent aller sans le support de la vertu, et le plus merveilleux dans tout ceci, c'est que vous allez pouvoir tous y assister en direct ! Quant aux candidats qui voudraient se montrer violents, eh bien, nous ne chercherons assurément pas à contrarier leurs penchants ! Attendez ! Ai-je dit « tous les candidats » il y a une minute ? Non, pas tous ! Deux parmi eux, deux « bonnes »

âmes venues tout droit de Kiev auront la liberté de le rester s'ils le veulent et de récupérer celles qu'ils pourront récupérer... ou de se laisser emporter, pour notre plus grand plaisir, par le reste d'une communauté majoritairement russe. »

Ces dernières paroles provoquèrent des huées qui s'élevèrent à la manière d'imprécations.

« Nous ne vous révélerons pas pour le moment quels outils nous emploierons sur ces hommes pour les contraindre à faire preuve du plus strict individualisme et de l'égoïsme le plus jouissif : vous aurez tout loisir de le découvrir vous-mêmes. Les candidats seront livrés à eux-mêmes, et s'ils seront observés par des sociologues, des comportementalistes, des psychologues, ces derniers n'auront aucun droit d'intervenir. Le meurtre seul sera interdit, à l'exception de la dernière semaine, et ceux qui choisiront cette option ne seront pas inquiétés. Bien entendu, ils devront répondre de leurs actes après l'expérience, mais ne pourront être incriminés pendant l'expérience. En outre, deux « divertissements » seront proposés à des moments de l'expérience que j'aurai choisis. Je ne vous en dirai rien pour l'instant, mais je vous promets et vous prédisez des émotions, du sang et des larmes. Aussi, je vous le dis en vérité : personne, pas même moi, ne se permettra d'interrompre cette expérience avant son terme. La brutalité fait partie de la nature, et fera partie de cette expérience. C'est d'ailleurs ce qui la différencie de toutes celles qui l'ont précédée : le danger sera réel, la violence sera réelle, et nul ne fera quoi que ce soit pour y mettre un terme ou seulement leur imposer des limites, sauf naturellement si le principe du jeu n'est pas respecté. Ce sera notre seule condition. Gardez bien cela à l'esprit : ils pourraient bien vivre l'enfer, et tout ceci sera réel car c'est ce que vous, public, voulez et aimez par-dessus tout ! »

La foule endiablée déborda d'enthousiasme à ces mots flatteurs. Certains se pâmaient d'admiration devant l'animateur, quand la plupart commençaient à céder à une sorte d'hystérie collective. Chacun voyait dans ce discours un message qui s'adressait spécifiquement à lui, comme si l'orateur le lui avait chuchoté à l'oreille. C'était l'un des talents de Raskov, de donner cette impression qu'il s'adressait à chacun, qu'il faisait de chacun un être à part, un être meilleur que tous les autres, digne seul d'être aimé de lui.

« Cependant nous promettons des récompenses à ceux qui répondront favorablement à la mission qui leur est dévolue. Plus ils respecteront leur mission, plus ils en seront récompensés.

Un dernier point, et je m'adresse là notamment à tous ceux qui nous regardent depuis chez eux. Cette émission, diffusée sur notre chaîne, T1R, sera retransmise sur cent-quarante-huit autres à travers le monde, sur tous les écrans du monde, de la montre ou des lunettes connectées, jusqu'aux plus grandes salles de cinéma. Et grâce à la nouvelle technologie *SeeAll* mise au point après la dernière guerre et que vous aviez réclamée, vous aurez l'impression d'être avec les candidats, de sentir leur présence à vos côtés, de me sentir à vos côtés ! Vous pourrez également, à tout moment, nous envoyer vos opinions, vos émotions, au 0 987 666 54 321. Ainsi pourrez-vous participer avec nous à cette vaste expérience ! »

Raskov remarqua alors avec une sorte de satisfaction narcissique, que quelques manifestants venaient de tomber sous les coups de matraques.

« A présent, enchaina-t-il, j'ai l'honneur, moi, votre humble serviteur, moi grâce à qui cette émission peut avoir lieu, de demander à tous les candidats de venir me rejoindre pour vous saluer et embarquer dans ce navire qui est derrière moi et qui les conduira au village de l'enfer, ainsi que je l'ai moi-même nommé.

Raskov appela alors les candidats successivement, et chacun reçut la salve d'applaudissements que réclamait l'animateur. Puis, après que le dernier homme eut franchi la porte du navire, Alexandrov, saluant les spectateurs inondés de bonheur, y entra à son tour.

« Voici les hommes, livrés devant vous à eux-mêmes et à leur destin ! lança l'animateur alors que la foule éprouvait désormais les plus grandes difficultés à maîtriser l'ivresse qui s'était emparée d'elle. Une nouvelle existence les attend ! Je vais à présent fermer la porte du bâtiment. Je n'ai qu'une chose à vous dire, public adoré : prenez, tout au long de cette expérience, autant de plaisir que vous pourrez. Plus votre plaisir sera grand, plus je serai heureux : il n'y a pas d'autre vérité que celle-là ! »

Après que Raskov, souriant de ses dents blanches immaculées, eut prononcé ces mots, les spectateurs perdirent toute maîtrise d'eux-mêmes, tant l'émotion les submergeait, tant ils avaient le sentiment de

vivre une extase collective. A ce moment-là, ils semblaient ne former plus qu'un seul être, unis dans une même félicité. Le bateau se mit à gronder et, lentement d'abord, s'éloigna du quai. Il accéléra ensuite, et il suffit alors de quelques minutes seulement pour qu'il devînt à peu près imperceptible à la foule, qui ne manqua pas, avant de se disperser, de témoigner le vif mépris qu'elle éprouvait pour les manifestants, sous l'œil complice et approbateur des militaires.

Ainsi commença l'expérience.

I. Départ difficile

Deux-cent-cinquante « maisons » environ dont les murs extérieurs étaient encombrés de caméras, constituaient le village. Ces caméras étaient disposées de telle manière qu'aucun mouvement des participants ne leur échappât : il fallait pouvoir, en extérieur, tout surveiller, tout contrôler. A l'exception de la bâtisse d'Alexandrov, qui jouissait d'un confort très supérieur à celui des autres candidats, ces logements étaient de petits chalets, des sortes de boîtes conçues sans élégance et sans goût, inégalement réparties sur quatre kilomètres carrés et situées à proximité d'un étang gelé et de la Mer d'Okhotsk, quelques centaines de mètres plus loin. L'émission avait proposé à chaque candidat son propre toit, ayant rapproché ceux dont on pouvait espérer qu'ils entreraient plus aisément en conflit, et ayant éloigné ceux dont on pouvait penser qu'ils seraient un peu plus enclins à contester l'autorité et, donc, à être plus rapidement mis au ban de la communauté. Raskov avait pris en outre l'initiative de nommer le village « Ad », c'est-à-dire « Enfer » en russe, conscient que le nom que l'on donne aux choses influence déjà la pensée et le comportement des hommes par rapport à elles.

Quelle que fût leur origine sociale, la plupart de ceux qui avaient découvert ces espaces spartiates où ils allaient devoir vivre durant deux mois, même s'ils s'étaient attendus à quelque chose de sobre, en avaient éprouvé toutefois une certaine inquiétude, déplorant de n'y pas trouver le moindre confort matériel. Ces petits chalets d'une vingtaine de mètres carrés n'étaient presque toutes occupés que d'une table, une ou deux chaises, autant de lits, des toilettes, un âtre et des prises

électriques encore inopérantes sinon pour les caméras extérieures. Celles-ci, en revanche, ne les dérangent pas outre mesure, certainement parce qu'ils s'y étaient préparés et que ce n'était de toute façon que pour un temps (au fond, ils s'en réjouissaient même, puisqu'elles leur offriraient bientôt la célébrité, c'est-à-dire qu'en un temps ridiculement court, elles feraient de beaucoup de ces gens sans talent et sans lumière des êtres connus et admirés de tous).

Seuls Alexandrov qui, déjà, jubilait de voir quels avantages il avait sur les autres à cause du seul statut dont il bénéficiait, ne se plaignait de rien, ainsi qu'Antoniy Mudry et Kamila Nevinovnya, qui partageaient la même maison et n'étaient pas mécontents qu'elle fût si pauvrement remplie. C'étaient elles, les deux âmes ukrainiennes que Raskov avait proposées pour tenter de contrebalancer les élans sauvages des autres candidats. Kamila Nevinovnya, âgée d'à peine quinze ans, était la grâce et l'innocence mêmes. Son beau visage rond et juvénile, ses yeux amandins et soucieux, son humilité et son intelligence lui avaient valu l'affection de beaucoup de ceux qui la connaissaient. Il y avait dans son regard, quand elle croisait celui d'un malheureux, une compassion et une gentillesse spontanées. Sa passion pour le patinage artistique, pour lequel elle montrait un très haut niveau d'exigence, une immense persévérance et un talent à la mesure de ses aspirations, lui avait acquis une certaine popularité et renforçait la grâce naturelle qui se dégageait d'elle, et lorsqu'elle volait sur la glace, ses longs cheveux bruns flottant dans l'air tiède de Moscou où elle vivait, ce n'était jamais pour s'enorgueillir du génie qu'elle y déployait, mais seulement pour vivre, encore et encore, ces extases où son esprit, quelques minutes suspendu, était arraché hors du temps et de la pauvreté où vivait sa mère. Chacune de ses chorégraphies était un divin poème, une chanson de la liberté qui transportait aussi ceux qui la contemplaient. La simplicité de son âme l'avait, au reste, persuadée de participer à cette expérience pour l'importante somme d'argent qu'elle allait percevoir et qui mettrait ainsi sa mère, avec qui elle vivait, à l'abri du besoin, et rien ni personne n'avait pu la convaincre de renoncer à ce désir fou. Maria, sa mère, avait en effet perdu son emploi, et toutes deux s'étaient vite trouvées dans la situation la plus précaire, en dépit de l'argent qu'Antoniy, parfois, pouvait leur donner. C'était ainsi pour Kamila un moyen de l'aider, mais aussi de l'honorer et de lui témoigner la tendresse infinie qu'elle avait pour elle. Et puis, c'était peut-être encore,

sans bien le savoir, une opportunité pour entamer un semblant au moins de réconciliation entre son pays et la Russie qu'elle aimait avec la même tendresse que le sien.

Quant à Antony Mudry, botaniste de formation, c'était un homme mince comme un ascète, assez grand avec des yeux perçants, qui avait depuis quelques années déjà dépassé la trentaine et une intelligence et une sensibilité, une sagesse en somme si élevée, si exceptionnelle qu'il exerçait sur ses contemporains un rayonnement d'une rare amplitude pour cette époque extrêmement sombre, un rayonnement qu'il pouvait voir grandir beaucoup plus encore grâce à l'émission. Un certain nombre de villageois d'ailleurs, disons-le tout de suite, avaient intégré l'expérience surtout pour le rencontrer, sans pour autant l'avouer à quiconque, et surtout pas à Ivan Raskov. Il avait appris à recevoir à peu près toutes les violences qui étaient faites contre lui avec un détachement et une compassion dont sont seuls capables les êtres les plus saints, et il était prêt depuis longtemps, pour faire grandir les autres, à sacrifier son être, sa réputation, le peu d'argent qu'il avait. Ses actes visaient à satisfaire les besoins de tous, qu'ils fussent mendiants ou princes, et à guider dans la plus grande tolérance les choix de chacun, et ses paroles étaient si inspirées qu'il arrivait encore à éveiller les meilleurs sentiments et apporter un ordre intérieur et une plus grande lucidité chez des centaines d'êtres humains, ce qui tenait du prodige au regard du degré de bêtise et de méchanceté où le genre humain avait sombré. Il avait, au reste, choisi de participer à cette expérience, entre autres choses pour veiller sur la jeune Kamila, à la demande de sa mère elle-même, qu'il avait connue dans la capitale ukrainienne quelques années avant la naissance de sa fille, et qu'il avait bien souvent aidée. Il connaissait fort bien Kamila depuis sa naissance, et s'était beaucoup occupé d'elle depuis la mort de son père, emporté par la guerre. Pour lui aussi, il était hors de question de laisser Kamila participer à cette expérience sans être présent lui-même à ses côtés. Sa participation s'imposa donc, d'autant plus que Raskov avait tout fait pour s'en assurer.

Ils étaient donc tous deux les candidats que Raskov avait choisis pour opposer une résistance, si cruelle peut-être et si faible fût-elle, au reste de la communauté, composée d'individus empoisonnés par l'esprit de leur époque, c'est-à-dire par une forme de dégénérescence intellectuelle, morale et affective qui, certes, avait commencé depuis

déjà plusieurs millénaires, mais que cette expérience avait pour but d'accélérer au point de rendre obsolètes et dépassées toute la culture, toute la sagesse même que l'Histoire avait apportées aux hommes.

Pourtant, il existait encore chez la plupart des gens, au milieu du désordre psychologique où ils étaient, un certain sens moral qui avait survécu un peu comme avait survécu l'espoir dans la boîte de Pandore, et bien qu'il fût pas comparable, bien sûr, à celui qui pouvait animer Antony ou même Kamila, et qu'il ne se manifestât qu'en de quelques occasions seulement, il prenait, dans le cœur de ces hommes et de ces femmes, la forme d'une sensibilité qui l'encourageait parfois, au lieu de se moquer ou de railler, à avoir pitié d'un autre ou à prendre en compte les intérêts d'autrui au moins en même temps que les siens, ce qui mettait un minimum d'ordre dans leur chaos intérieur. C'était ce qui, selon les déclarations de Raskov, justifiait cette expérience sociale : puisque les hommes étaient de moins en moins enclins à se préoccuper d'autres êtres qu'eux-mêmes et qu'il leur était de plus en plus difficile d'éprouver à l'endroit d'autrui autre chose qu'une indifférence qui satisfaisait leur orgueil ou un mépris qui leur permettait de s'imaginer supérieurs, l'idée de concevoir une expérience durant laquelle une petite société tenterait de pousser cette logique aussi loin que possible offrirait à l'humanité des données importantes sur le stade où elle en était de sa déchéance et sur sa faculté de descendre plus bas que les bêtes les plus féroces lorsqu'elle est dépourvue de ce besoin qui lui est inhérent d'au moins considérer l'autre, c'est-à-dire, en définitive, lorsque l'ignorance de l'autre devient la plus grande violence contre soi-même. De fait, Raskov avait secrètement besoin de savoir jusqu'où les êtres humains pouvaient résister au vice, par préoccupation morale, par peur ou parce que la vertu leur paraissait plus naturelle. Il avait déploré que l'expérience de Milgram, à laquelle il s'était beaucoup intéressé, manquât trop de réalisme, d'envergure et d'intérêt scientifique pour rendre ses conclusions significatives et utiles à ses obscurs desseins. Celle qu'il avait organisée était donc née entre autres choses de cette frustration.

Il n'y eut pourtant pas une parole, pas une action durant les premiers jours de cette première semaine qui fût plus vile que celles dont les trois-cents candidats étaient désormais coutumiers : il n'est point aisé de modifier subitement ses conditionnements. Au contraire, chacun tenta simplement de mener sa vie sans trop songer à celle des

autres, et à obéir aux rares consignes qu'Alexandrov, trop occupé d'abord à profiter des avantages de sa villa, donnait quand Raskov, impatient déjà de voir les choses évoluer, lui rappelait sèchement que c'était là sa fonction. Il s'agissait d'ailleurs de consignes dont l'objectif n'avait pas grand-chose à voir avec l'individualisme, mais avec l'ordre surtout, un ordre hiérarchique que le chef de la communauté, toujours conditionné à ses habitudes de chef de guerre, souhaitait instaurer au sein du village.

La plupart des participants se montraient souvent courtois entre eux, et s'ils s'efforçaient à peu près tous de ne jamais proposer leur aide à personne (ce qui, il faut bien le reconnaître, ne les changeait pratiquement pas de ce qu'ils faisaient déjà auparavant), presque aucun n'était pour les autres importun et ne les utilisait à ses propres fins. Il y avait ainsi dans le cœur de tous encore assez de bonté et de maîtrise de soi pour que nul, à défaut d'apporter un peu de bien aux autres, ne voulût leur faire du mal.

Telles étaient les remarques qu'Antoniy partagea d'abord avec Kamila, alors qu'ils marchaient dans le village, étudiant ses habitants et éveillant déjà chez certains la défiance à cause de son passé trouble ou l'intérêt à cause de son charisme. Bientôt il remarqua qu'un homme attirait du monde autour de lui. Oleksander Bok, grand-père presque octogénaire et père de quatre enfants qu'il avait eu toute sa vie bien du mal à nourrir, tentait, par besoin, d'établir de bonnes relations avec les autres participants et de les divertir en jouant avec un art, quoique enfantin, au moins fort habile, avec une marionnette de chiffon que sa petite-fille avait confectionnée pour son séjour à Ad. Elle lui servait à imiter avec un certain sens de l'humour et de la dérision différents personnages nobles de l'Histoire russe, quand une douzaine de personnes vit dans ce petit spectacle innocent une opportunité de mettre en œuvre la raison pour laquelle elles participaient à cette expérience, quoiqu'il faille reconnaître que la peur d'en être exclues si elles ne commençaient pas très vite à montrer les dents motivait, plus profondément peut-être, cette initiative. Elles s'employèrent donc, cependant qu'Antoniy observait la situation, à tourner en ridicule le malheureux, l'avisant par exemple que si le pantin qu'il agitait était à l'effigie de sa fille, il devrait la destiner à travailler dans des cirques itinérants aux côtés des nains et des femmes à barbe, ou qu'un homme si médiocre et si bête que lui méritait certainement la misère dans

laquelle il était. Il n'était donc pas encore vraiment question d'individualisme, c'est-à-dire du despotisme qu'un individu exerce sur lui-même, mais de cruauté gratuite, c'est-à-dire de la volonté de nuire à l'autre plutôt que d'une véritable aspiration à satisfaire ses moindres désirs. Oleksander, qui avait encore assez de sensibilité pour souffrir de ces propos assassins, mit rapidement un terme à son divertissement, s'enferma dans son logement et se coupa de toute société durant les trois jours qui suivirent. Il ne reçut d'ailleurs aucune excuse ensuite de la part de ceux qui l'avaient ainsi bousculé et qui, loin de ressentir la plus petite culpabilité ou la moindre pitié, s'attachaient à l'inverse à la fierté qu'ils éprouvaient à l'idée à la fois d'avoir pu rabaisser avec autant d'ingéniosité un autre homme – qu'ils considéraient d'ailleurs avec la même estime qu'un cancer –, et d'avoir suscité l'hilarité chez d'autres participants et des millions de spectateurs. Seul un jeune homme timide et malingre d'une vingtaine d'années, Milan Prostavy, le visage et les membres difformes, avait trouvé cette petite scène assez grotesque et joli, élégant le spectacle du vieil homme, et quoi qu'il fût d'une nature très simple et ingénue, il eut assez d'intelligence néanmoins pour frapper à la porte de Bok et lui présenter des excuses au nom de ceux qui l'avaient insulté. Antony ne manqua naturellement pas de noter le mouvement spontané de cette âme simple et de retenir le visage de Prostavy. Celui-ci, s'en étant aperçu, lança une œillade embarrassée et craintive dans sa direction, comme s'il se sentait jugé et moqué.

« N'aie pas peur, Milan, fit Antony en lui souriant, et le calme et la douceur extraordinaires qu'il y avait dans sa voix étonnèrent le jeune homme. J'ai aimé ton geste. Contre la peur et la méchanceté, tu as eu le courage de rassurer Oleksander Bok. Tu as fait ce qui était juste, et tu n'as pas à en avoir honte. »

Milan Prostavy laissa échapper alors à son tour un sourire timide, qu'il réprima très vite ensuite.

« Je suis un idiot, Monsieur, mais je vous remercie de me dire que j'ai fait quelque chose de juste.

– Si tu peux être juste, comment peux-tu être idiot ? remarqua Antony. Continue d'avancer sur le chemin de ce qui est juste, et un jour, en vérité, tu deviendras une lumière pour beaucoup. »

Milan quitta alors Antony, le cœur plein d'une joie qu'il n'avait que trop peu connue. Raskov, de son côté, ayant suivi toute cette affaire de